Le Créancier.
Comédie.

LE CRÉANCIER,

COMÉDIE EN TROIS ACTES,

IMITÉE DE L'ALLEMAND DE RICHTER;

Représentée, pour la première fois, sur le théâtre des Variétés-Étrangères, le 24 janvier 1807.



A PARIS,

CHEZ ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD,

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, n° 55.

M DCCC VII.

PERSONNAGES,

BLUM, riche négociant.
WILMAR, amoureux d'ÉMILIE.
HOFT, commis et homme de confiance de M. BLUM.
DAVID, juif.
MONDOR, riche négociant.
UN DOMESTIQUE.
ÉMILIE, fille de M. BLUM.
LISETTE, fille de chambre d'ÉMILIE.

La scène est en Allemagne, dans le bureau de M. Blum.

LE CRÉANCIER.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente le bureau de Blum. A droite et à gauche, un cabinet.

SCÈNE PREMIÈRE.

BLUM, *en robe de chambre, assis à son bureau, et parcourant un livre de comptes.*

Ce billet est échu depuis un mois, et point d'argent, pas même de réponse à mes deux lettres. Attendons encore une quinzaine, et alors nous vous parlerons sérieusement, M. le Comte. Mille florins chez Belling; ceux-là sont perdus. L'ami Belling est mort; je lui en fais présent. Et Blinck aussi retarde son paiement. Cet homme entreprend trop; mauvaise créance. En voilà encore un autre : tout céla vient d'un cœur trop foible.

SCÈNE II.

BLUM, HOFT, *s'approchant du bureau en silence, et saluant respectueusement M. Blum.*

BLUM.

Bonjour, M. Hoft. (*pause.*) Avez-vous passé chez mon huissier ?

HOFT.

Oui, Monsieur.

BLUM.

Wilmar payera-t-il?

HOFT.

Je ne crois pas.

BLUM.

Qu'il meure en prison! le fourbe. (*il se lève et se promène à grands pas.*) Vous retournerez aujourd'hui chez mon huissier; je veux qu'on lui rende sa prison affreuse. Les fourbes?... ils empruntent les traits modestes d'un honnête homme, et nous peignent leurs malheurs avec émotion, jusqu'à ce qu'enfin ils aient touché nos cœurs; mais dès que leurs mains avides ont saisi l'argent de nos veilles, ils s'éloignent et s'applaudissent de nous avoir trompés. Mon cœur sera désormais fermé pour eux. Montrons à Wilmar que je n'ai point un cœur foible. Il me paiera, ou il pourrira dans sa prison.

HOFT.

Je desire que vous soyez payé; mais....

BLUM.

Je le serai; car il faut que je le sois.

HOFT.

Mais je crains...

BLUM.

Vous n'avez rien à craindre, Monsieur. Ces dix mille florins sont mon argent. Je ne veux point d'observations, je ne veux point que l'on me parle. Je ne veux suivre que ma volonté, et je veux dès ce moment être dur aux méchants: ce Wilmar m'a trompé.

HOFT.

Cela peut être; mais dans les banqueroutes d'Amsterdam, il a beaucoup perdu.

BLUM.

Que m'importent ces banqueroutes! En homme prudent, il n'auroit pas dû risquer sa fortune.

HOFT.

Il y a des circonstances que l'esprit le plus perçant et la plus sage expérience ne sauroient prévoir. Il croyoit faire valoir avantageusement ses fonds, mais...

BLUM.

Il croyoit, il croyoit; et vous, avec vos *mais*, croyez-vous m'attendrir? Il faut lui donner ces dix mille florins, pour qu'on me montre encore au doigt dans toute la ville comme un bonhomme, un sot riche, dont le premier fripon, avec de belles paroles, peut tirer dix mille florins, et que M. son commis mène à la lisière comme un enfant?

HOFT.

Pardonnez-moi, Monsieur, si j'ose...

BLUM.

Je vous dis, Monsieur, que c'est m'irriter que de me croire trop bon.

HOFT.

Mais, Monsieur...

BLUM.

Et que je ne veux pas que vous preniez les intérêts d'un fripon, ni que vous me fassiez mettre en colère; qu'il faut absolument que je sois payé. (*il entre avec humeur dans son cabinet.*)

SCÈNE III.

HOFT, *seul, arrangeant ses livres de comptes.*

Le voilà fâché ; cependant mes intentions étoient bonnes. C'est qu'aussi nous venons d'essuyer trois banqueroutes considérables. Nous avons donne des secours et du temps aux deux premiers, et nous recevrons à-peu-près quatre-vingt-dix pour cent ; on a fait tout vendre chez le troisième, et nous en aurons cinq pour cent, au plus. Quand on en vient-là, fondent de tous côtés, sur le pauvre débiteur, des hommes affamés qui se disputent ses dépouilles. (*il écrit.*) Wilmar un fripon? un fripon, et il se laisse arrêter ! Ces oiseaux-là ne se prennent pas si aisément. La première règle d'un fripon, est de ne point se laisser prendre.

SCÈNE IV.

HOFT, LISETTE, *portant une tasse de chocolat.*

LISETTE, *avec douceur.*

Monsieur n'est pas ici?

HOFT *lit une lettre-de-change.*

« Au 15 du mois prochain (1), avec l'aide de Dieu, « je payerai comptant... » — C'est fort bien dit, mais si Dieu ne l'aide pas, qui payera la lettre-de-change?

LISETTE, *s'approchant du bureau du Commis.*

Voici le chocolat de Monsieur; il n'est donc pas ici?

(1) Cette formule se trouve souvent dans les lettres-de-change des Allemands.

HOFT, *avec humeur.*

Non. (*il écrit.*)

LISETTE, *d'un air d'amitié.*

Mais où est-il donc ?

HOFT, *d'un ton brusque.*

Dans son cabinet.

LISETTE.

Peut-on entrer ?

HOFT.

Voyez. (*il se lève, et va fermer les livres de comptes de M. Blum.*)

LISETTE *s'approche du cabinet.*

La porte est fermée.

HOFT.

Eh bien ! attendez qu'elle soit ouverte.

LISETTE, *avec douceur.*

Vous avez eu avec Monsieur une petite querelle?

HOFT.

Qui vous l'a dit ?

LISETTE.

J'ai un peu écouté à la porte.

HOFT.

Oui ?

LISETTE.

Mais très peu.

HOFT.

Oui, Monsieur grondoit...

LISETTE *va poser tout de suite la tasse sur le bureau.*

Ah, mon cher M. Hoft, pourquoi donc a-t-il grondé ?

HOFT, *conduisant Lisette loin du cabinet, avec un air de mystère.*

Savez-vous garder un secret?

LISETTE.

Comme vous.

HOFT.

En ce cas là, je ne devrois rien vous dire.

LISETTE.

Oh! je vous en prie, vous êtes si aimable.

HOFT.

Soit, mais sur tout cela motus. (*il la prend encore par la main.*) Monsieur a beaucoup grondé de la consommation considérable que l'on fait ici, depuis quelque temps, du sucre et du café.

LISETTE, *avec ironie.*

Vraiment?

HOFT.

Il dit que les mémoires du parfumeur sont du double plus forts, depuis que Lisette est entrée au service de Mademoiselle.

LISETTE.

Comment?

HOFT.

Et que mademoiselle Lisette met du bleu, du rouge et du blanc, et qu'elle a de bien douces attentions pour M. le Caissier.

LISETTE.

Laissez-moi tranquille.

HOFT.

Qu'elle écoute toujours aux portes, et qu'elle veut toujours savoir ce qui ne la regarde pas. — Mais n'allez

pas dire cela à personne. Ha ! ha ! (*il retourne à son bureau.*)

LISETTE *prend la tasse, et sort en murmurant.*

Le vilain sournois.

SCÈNE V.

HOFT, *seul, riant.*

Elle ne me questionnera pas de si-tôt. Il ne nous manquoit plus que les femmes-de-chambre ne missent le nez dans nos livres de comptes; c'est déjà beaucoup trop quand leurs maîtresses s'en mêlent. (*il écrit.*) Je suis fâché du malheur de ce pauvre Wilmar. On voit que c'est un honnête homme; car il ne seroit pas en prison. (*il lit une lettre, et la cachette.*)

SCÈNE VI.

HOFT, DAVID.

DAVID, *avec l'accent juif.*

Bonjour, M. Hoft, votre serviteur.

HOFT.

Je suis le vôtre.

DAVID.

En affaires ? bien occupé ?

HOFT.

Il n'y a pas de quoi se rompre la tête. Les affaires sont bien légères : oh ! elles ne sont plus ce qu'elles étoient il y a vingt ans.

DAVID.

Oui, autrefois, le change, le papier !...

HOFT.

Oui, oui ! (*il range ses livres de comptes.*)

DAVID.

Une guerre pourroit nous faire du bien.

HOFT, *souriant.*

Oui, le roi va déclarer la guerre pour vous enrichir.

DAVID.

Je voudrois bien parler à M. Blum.

HOFT.

Peut-on savoir ce que vous lui voulez ?

DAVID.

Ce n'est pas un secret pour vous. (*baissant la voix.*) Un particulier cherche douze mille florins sur une maison ; il n'y a pas un florin d'hypothèque. Le propriétaire est très rangé et très exact à payer les intérêts.

HOFT.

Mon cher M. David, M. Blum ne veut plus traiter avec des particuliers. Ils nous mettent trop souvent en danger de tout perdre. Nous avons prêté de grosses sommes, dont nous pourrons à peine retirer une obole ; très heureux encore lorsqu'on nous en paie les intérêts. Tant que ces messieurs ont besoin de notre argent, ils sont nos très dévoués, très humbles serviteurs ; mais si nous avons seulement l'air de redemander ce qui nous appartient, nous ne sommes plus que des usuriers, des fripons, (*en souriant*) des juifs. Enfin, nous voici devenus assez sages, pour ne pas acheter si cher des compliments si désagréables.

DAVID.

Il faut savoir distinguer son monde. Moi qui vous parle, j'ai souvent traité avec des particuliers qui

payoient à la minute, beaucoup plus sûrs que certains négocians.

HOFT.

Et nous aussi, M. David; et nous aussi. Mais, entre nous, l'on en trouve un sur dix.

DAVID.

Avec l'homme que je vous propose, il n'y a rien à risquer. Réfléchissez donc, M. Hoft; sur une maison sans hypothèque, et qui vaut trente mille florins.

HOFT.

Et bien, revenez un de ces matins, vous en causerez avec M. Blum. Peut-être que sur le nom du particulier, il se décidera à donner son argent.

DAVID.

Ne pourrois-je pas lui en parler dès aujourd'hui?

HOFT, *bas à David.*

C'est qu'il n'est pas aujourd'hui d'humeur payante; il a éprouvé des pertes assez considérables.

DAVID, *de même.*

Ah, ah! C'est Wilmar qui a manqué?

HOFT.

C'est cela même.

DAVID.

Mais M. Blum l'a fait arrêter, je crois?

HOFT.

Ce n'est pas moi, je vous assure, qui lui ai donné ce conseil.

DAVID.

Je suis fâché du malheur de ce pauvre Wilmar: c'est un honnête homme.

HOFT.

M. Blum veut croire absolument que Wilmar l'a trompé.

DAVID.

Wilmar a lui-même été trompé par d'autres, j'en suis persuadé.

HOFT.

Je le pense comme vous; je lui ai toujours connu de la probité.

DAVID.

Oui, sur mon honneur, c'est un brave homme, un très honnête homme. Mais, pour en revenir à mon affaire, vous croyez donc qu'il n'y a point à parler aujourd'hui à M. Blum?

HOFT.

Il ne donneroit pas aujourd'hui d'argent à son frère.

DAVID.

Je reviendrai demain.

HOFT.

Revenez demain, croyez-moi.

DAVID.

Adieu, M. Hoft.

HOFT.

Au revoir.

DAVID.

A propos; il n'y auroit pas de papier à négocier?

HOFT.

Il n'y en a pas aujourd'hui.

DAVID.

Allons, allons; *patienza, patienza!*

SCÈNE VII.

HOFT, *seul, regardant la pendule ou sa montre.*

BIENTÔT neuf heures! Notre caissier apparemment est encore à sa toilette. Depuis trente ans, comme tout a changé!

SCÈNE VIII.

HOFT, BLUM, *sortant de son cabinet.*

BLUM.

AVEZ-VOUS été chez mon huissier?

HOFT.

Pas encore.

BLUM.

Vous attendrez à demain.

HOFT.

Oui, Monsieur.

BLUM.

N'est-il venu personne?

HOFT.

Lisette, qui vous apportoit le chocolat; mais elle a trouvé la porte fermée.

BLUM.

Est-ce tout?

HOFT.

David, le juif, est venu.

BLUM.

Que vouloit-il?

HOFT.

Il cherche de l'argent sur une maison.

BLUM.

Et vous lui avez répondu?

HOFT.

Que vous ne prêtiez plus d'argent aux particuliers, et qu'il pouvoit s'adresser ailleurs.

BLUM.

Très bien fait; vous avez parfaitement rempli mes intentions. Wilmar, tu as endurci mon cœur! Les malédictions des malheureux que je renverrai à présent sans assistance, retomberont sur ta tête. Qui me répondra que tous ceux qui viendront implorer mes secours, ne seront pas des fourbes comme toi?

HOFT.

Je lui ai parlé aussi de Wilmar.

BLUM.

Que pense-t-il de ce fripon?

HOFT.

Il croit Wilmar un honnête homme, qui a perdu sa fortune par trop de bienfaisance et par des événements que l'on ne peut prévoir. Il le plaint sincèrement, et souhaite que vous agissiez avec un peu plus de douceur envers ce pauvre homme!

BLUM, *avec une ironie amère.*

Envers ce pauvre homme! Gardez-vous bien de laisser échapper quelque occasion de justifier ce coquin-là. Vous paie-t-il pour le défendre? ou avez-vous dessein de me tourner la tête?

HOFT, *avec beaucoup de phlegme.*

Vous desiriez savoir ce que David pensoit de Wilmar

et je vous l'ai dit. Ce n'est pas ma faute si cet homme le juge moins sévèrement que vous ne faites.

BLUM.

Vous me donnez votre jugement pour le sien, et ces belles paroles du juif sont les vôtres. M. Hoft! M. Hoft! vous oubliez votre devoir. Est-ce à vous de plaider contre moi les intérêts d'un fripon qui me vole dix mille florins?

HOFT.

Je connois mes devoirs, Monsieur; mais je pourrois les oublier, si je restois ici plus long-temps. (*il sort.*)

SCÈNE IX.

BLUM, *seul. Il se jette dans un fauteuil, et appuie sa tête sur le pupitre. Il garde un moment le silence.*

Je l'ai fâché, cet honnête vieillard. Ses intentions sont bonnes. J'ai agi avec trop de précipitation, mais cela est fait. Que penseroit-on de moi, si je laissois sortir Wilmar de sa prison? On me prendroit pour un homme foible, un bonhomme, à qui une larme fend le cœur, qui ne peut jamais dire : *je veux cela ;* et qui ne fait jamais exécuter ce qu'il a voulu. Non, M. Hoft, on ne dira plus cela de Blum. Je serai payé.

SCÈNE X.

BLUM, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

M. Mondor demande à parler à Monsieur.

BLUM.

Que veut dire cette visite! Faites entrer.

SCÈNE XI.

MONDOR, BLUM.

MONDOR.

Bonjour, bonjour, mon cher M. Blum.

BLUM.

Quel hasard singulier me procure le bonheur de vous voir ?

MONDOR.

Vous savez que ma femme est morte ?

BLUM.

Je vous plains de tout mon cœur.

MONDOR.

Que voulez-vous? A la volonté du Ciel ! Dieu sait sans doute pourquoi il me l'a retirée. Je ne puis pas pleurer, moi ; mais, par attachement pour elle, je porte cet habit noir ; et certainement elle ne sauroit en exiger davantage.

BLUM.

Vous avez fait en elle une perte.

MONDOR.

Oui. C'étoit une bonne petite personne; mais je crois qu'il seroit possible de la remplacer.

BLUM.

Vous croyez ?

MONDOR.

M. Blum, vous et moi sommes négocians ; nous avons d'autres idées de l'amour que le reste des hommes. Une jeune fille qui a de l'argent est très belle; et si elle nous donne son argent, nous l'aimons... cet argent...

BLUM.

A peine y a-t-il deux mois que vous avez perdu votre femme, et vous pensez à vous remarier?

MONDOR.

Ce n'est pas que j'y pense; mais ma maison a besoin d'une femme. Mes domestiques me volent de tous côtés, me ruinent.

BLUM.

C'est autre chose. La bienséance exige cependant que vous attendiez au moins encore quelques semaines. Vous serez blâmé.

MONDOR.

On ne blâme jamais un homme qui a de l'argent. Nous ne faisons jamais de folies; nous ne disons jamais de platitudes, d'absurdités; notre argent nous met au-dessus de toutes les critiques. Bref, je ne veux plus porter cet habit lugubre; il me faut une femme, et voilà pourquoi je viens vous voir.

BLUM.

Comment cela?

MONDOR.

Sans alentours: tenez; je viens demander votre fille en mariage.

BLUM.

Vous me faites beaucoup d'honneur....

MONDOR.

Vous me connoissez. Sans me vanter, je suis un homme riche; vous êtes aussi riche que moi, vous avez cette fille unique. Ainsi donc, aujourd'hui ou demain, votre fortune passera dans nos mains sans partage. Et je pense bien que vous n'avez pas à hésiter.

BLUM.

Comme je vous l'ai dit, vous me faites beaucoup d'honneur; je crains seulement que ma fille ne fasse quelques difficultés. Je vous assure qu'elle a déjà refusé plusieurs partis très avantageux.

MONDOR.

Mais vous êtes son père.

BLUM.

Et non pas son tyran. Je veux son bonheur.

MONDOR.

Pa, pa, pa, pa.

BLUM.

Sincèrement, Monsieur, je serois flatté que ma fille se décidât en votre faveur. Vous êtes un honnête homme; mais Dieu me garde de jamais forcer ses inclinations. C'est à ma fille, à consulter son cœur; l'homme à qui elle donnera sa main, je le serrerai dans mes bras comme mon fils. Je connois ses sentimens, sa vertu; et son choix ne peut déshonorer ni elle, ni son père.

MONDOR.

Fort bien. Vous verrez ce que peut un Mondor sur le cœur d'une jeune fille. Je ne suis pas beau, je le sais, ni jeune; mais j'ai des attraits bien plus dangereux : de l'argent, de l'argent ! chevaux, voiture, deux belles maisons à la ville; et à la campagne, une maison de grand seigneur, un palais.

BLUM.

Tout cela pourroit bien n'être pas si séduisant pour ma fille. Elle a presque tout ce que vous pourriez lui offrir.

MONDOR.

Tout : excepté ce beau titre si desiré des jeunes filles : madame; je gage qu'elle me donne sa main.

BLUM.

Je le desire.

MONDOR.

Puis-je lui parler ?

BLUM.

Venez, elle est chez elle.

MONDOR.

Permettez-moi de l'entretenir en particulier. Les jeunes filles n'aiment pas à s'expliquer devant un père.

BLUM.

Soit.

MONDOR; *il va pour sortir, et revient.*

A propos; votre fille n'a pas là un ver rongeur ?

BLUM.

Qu'entendez-vous par-là ?

MONDOR.

Ce quelque chose qu'ils appellent *amour*, et que nous autres commerçants, nommons folie.

BLUM.

Son cœur n'a point encore parlé pour personne, que je sache, du moins.

MONDOR.

Tant mieux, tant mieux. Au revoir, beau-père. (*il sort.*)

BLUM.

Quel original !

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, MONDOR.

MONDOR.

Vous ne voulez donc pas m'épouser?

ÉMILIE, *feignant de parler sérieusement.*

Une affaire aussi sérieuse ne se hasarde point sans réflexion. A la vérité, Monsieur, durant ce court entretien, j'ai découvert en vous des qualités rares, qui vous ont acquis déjà toute mon estime, qui pourroient même être dangereuses pour mon cœur.

MONDOR.

Prononcez donc.

ÉMILIE.

Si vous m'accordiez quelque temps pour réfléchir, je crois que je ne pourrois pas vous résister.

MONDOR.

Voyons, combien de temps vous faut-il donc?

ÉMILIE, *d'un air enfant.*

Un an et demi.

MONDOR.

Pas une heure. Il faut que je trouve dès aujourd'hui une femme. Je vois bien que nous ne ferons pas affaire ensemble. Adieu, Mademoiselle. (*à part, en s'en*

allant.) Un an et demi! Pas une heure, pas une demi-heure seulement!

SCÈNE II.

ÉMILIE, *seule.*

Enfin, m'en voilà débarrassée. Le plaisant original!... Une autre image est empreinte dans mon cœur, et rien, non, rien ne pourra jamais l'en effacer. C'est reconnoissance, rien que reconnoissance.... Crois-tu cela, Emilie? Imprudente!... C'est amour, amour sans bornes. Le cruel! me délivrer d'entre les mains d'infâmes brigands, me conduire en sûreté jusqu'à la terre de ma tante, et s'enfuir sans me découvrir ni son nom, ni le lieu qu'il habite! Il ignore qu'Emilie possède un cœur reconnoissant et sensible, qui brûle de récompenser ses généreux services.

SCÈNE III.

ÉMILIE, LISETTE.

LISETTE.

Le domestique de madame votre tante m'a remis cette lettre; elle est pour vous, Mademoiselle.

ÉMILIE, *prenant la lettre.*

Tu le feras attendre.

SCÈNE IV.

ÉMILIE, *seule, lit.*

« Vous avez bien fait, ma chère nièce, de n'avoir
« point parlé au meilleur des pères du danger que vous

« avez couru dans la forêt. Il en auroit été si effrayé, que « peut-être j'aurois été privée du plaisir de vous embras- « ser souvent à la campagne. Votre libérateur se nomme, « dit-on, Wilmar; voilà tout ce que nous en avons pu « savoir. Adieu ».

Wilmar! Il se nomme Wilmar!... Mais que me sert de savoir son nom?... « Voilà tout ce que nous en « avons pu savoir..... ». Ma chère tante, vous n'avez encore rien fait pour mon bonheur.

SCÈNE V.

LISETTE, ÉMILIE.

LISETTE.

Le domestique avoit à s'acquitter d'une commission très pressée; dans une heure il sera revenu.

ÉMILIE.

Soit; je ferai la réponse en attendant. Où est mon père?

LISETTE.

Il s'est enfermé dans son cabinet.

ÉMILIE.

Pour affaires?

LISETTE.

Oui, sans doute, pour quelque affaire fâcheuse. Il étoit tout-à-l'heure très en colère en parlant à M. Hoft. Autant que j'en ai pu comprendre, c'est un marchand de cette ville qui l'a trompé.

ÉMILIE.

Qui l'a trompé?

LISETTE.

Il parloit de le traiter durement dans sa prison.

ÉMILIE.

Il faut que ce soit une somme considérable.

LISETTE.

J'ai fait la cour à notre vieux commis pour en savoir quelque chose ; mais il se verroit plutôt brûler vif, que de me confier le moindre secret.

ÉMILIE.

Il a tort ; tu es si discrète!

LISETTE.

Personne ne veut m'en croire.

ÉMILIE.

N'as-tu pas su le nom de ce marchand ?...

LISETTE.

Quand j'ai vu la réponse assez sèche de M. Hoft, je n'ai pas voulu lui faire l'honneur de lui rien demander davantage ; mais cela ne m'inquiète pas, je le saurai bientôt ; je n'ai qu'à m'adresser au caissier.... Ce jeune homme est si aimable, si prévenant, que l'on peut tout obtenir de lui.... Je saurai tout.

ÉMILIE.

J'ai peut-être d'autres motifs que les tiens pour desirer de savoir le nom de ce marchand.

LISETTE.

Pour moi, Mademoiselle, j'avoue que je n'en ai pas d'autres que la curiosité.

ÉMILIE.

Je desire être utile à ce malheureux.

LISETTE.

Si c'est un fripon ?

ÉMILIE.

J'ai meilleure opinion des hommes ; je ne conçois pas qu'on puisse tromper son bienfaiteur.

LISETTE.

Il faut pourtant que cela soit ; car je n'ai jamais vu Monsieur si en colère.

ÉMILIE.

Tu n'as peut-être pas bien entendu. Informe-toi mieux ; je vais, en attendant, écrire à ma tante.

SCÈNE VI.

LISETTE, *seule.*

La bonne demoiselle ! que de malheureux elle a déjà secourus ! Mais pourquoi donc n'est-elle plus si gaie, si enjouée qu'autrefois ? Depuis son retour de la campagne, elle n'est plus la même ; toujours inquiète, rêveuse, elle cherche la solitude, et soupire. Lisette, Lisette, je crains bien que tout mon art ne puisse rien découvrir. Nous verrons ; et si je puis parler au caissier, je saurai tout. (*elle sort.*)

SCÈNE VII.

BLUM, ÉMILIE.

BLUM.

Eh bien ! ma chère Emilie, comment trouves-tu ton prétendu ? Tu gardes le silence ? il paroît que tu sais peu reconnoître mon attention à te choisir un époux si riche, si considéré.

ÉMILIE.

Mon père.

BLUM.

Il ne te plaît donc pas?

ÉMILIE.

Un homme qui me dit en face qu'il ne demande que ma main, qu'il ne s'embarrasse nullement de mon cœur, peut-il me plaire ?

BLUM.

Tu demandes beaucoup, ma fille. Si tu étois pauvre, tu pourrois trouver un amant qui t'aimeroit pour toi, pour ta vertu, pour ton excellent cœur; mais, ma chère enfant, on sait que tu es riche, et c'est aux yeux du grand monde, la seule qualité qui rende une jeune fille aimable.

ÉMILIE.

Vous ne parlez pas sérieusement, mon père : je connois votre bonté; vous ne voudriez pas me rendre malheureuse.

BLUM.

Malheureuse? non. Est-ce donc être malheureuse que d'épouser un homme riche ?

ÉMILIE.

Je le serois certainement.

BLUM.

Mais si ton prétendu avoit vingt ans de moins ?

ÉMILIE.

Mon père.....

BLUM.

S'il connoissoit le prix de ton ame sensible, et s'il ne demandoit ta main que pour s'assurer à jamais de ton cœur ?

ÉMILIE.

Mon père !...

BLUM.

Si un tel homme te demandoit en mariage, et qu'il obtînt mon consentement, serois-tu encore malheureuse?

ÉMILIE.

Comme vous me tourmentez !

BLUM.

Je te tourmente ? Tu t'es trahie ; tu aimes.

ÉMILIE.

Moi ? Non, je vous assure.

BLUM.

Non ? Mais tu rougis, tu trembles. Pourquoi n'oses-tu me regarder? Emilie, tu aimes.

SCÈNE VIII.

Les précédents, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Un Monsieur demande à vous parler.

BLUM.

N'a-t-on pas dit que j'allois sortir ?

LE DOMESTIQUE.

C'est, dit-il, pour une affaire importante.

BLUM.

Qu'il entre ! Laisse-nous, mon Emilie ; et si jamais tu disposes de ton cœur, donne-moi ta confiance.

ÉMILIE.

Mon père !...

BLUM.

Tu n'es pas sincère, Emilie, Emilie.

SCÈNE IX.

BLUM, WILMAR, LE DOMESTIQUE.

WILMAR.

Est-ce M. Blum à qui j'ai l'honneur de parler ?

BLUM.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

WILMAR.

Je desirerois vous entretenir un moment en secret ?

BLUM, *au Domestique qui a introduit Wilmar.*

Vous ne laisserez entrer personne.

WILMAR, *à part.*

Ce n'est pas ainsi que l'on peint la cruauté : son œil annonce un cœur sensible. Ciel, prête en ce moment à mes discours le charme de l'éloquence.

BLUM.

Nous sommes seuls, Monsieur ; qu'avez-vous à me dire ?

WILMAR.

Je suis le fils d'un père infortuné, qu'un créancier irrité a fait jeter dans les prisons, pour n'avoir pu lui rendre une somme d'argent qu'il lui avoit prêtée.

BLUM.

Cela est cruel.

WILMAR.

Je n'ai appris le malheur de mon père qu'hier, en revenant d'un voyage fait par ordre de mon prince ; je

ne saurois vous peindre la douleur dont ce triste événement m'a tout-à-coup saisi. Mon père en prison, ma mère en pleurs, et nous tous, couverts d'ignominie !

BLUM.

C'est affreux.

WILMAR, *après une pause.*

J'ai couru chez tous ceux qui se disoient nos amis. Hélas! un malheureux n'en a point; je les ai conjurés, j'ai imploré leurs secours; mais en vain. Ils ont tous oublié ce qu'ils doivent à mon père.

BLUM.

Les barbares !

WILMAR.

Ils sont tous restés sourds à mes peines. Un seul moyen me restoit, je l'ai tenté; je suis allé demander des secours au créancier de mon père. Peut-être, me suis-je dit, trouverai-je en lui un cœur plus sensible que chez ces monstres qui se disoient nos amis? Oui, j'ai osé m'adresser au créancier qui a fait arrêter mon père, et jusqu'à ce qu'il cède à mes prières, j'embrasserai ses genoux.

BLUM.

Que faites-vous ?

WILMAR.

Vous êtes ce créancier ; je suis le fils de Wilmar.

BLUM.

Laissez-moi, jeune homme, laissez-moi.

WILMAR.

Vous paroissez ému ! mes prières ont trouvé le chemin de votre cœur. Vous me rendrez mon père, homme généreux.

BLUM.

Levez-vous, Monsieur.

WILMAR *se lève.*

Vous détournez la vue, vous ne pouvez vous résoudre à me refuser. Je lis sur votre front le combat qui se passe dans votre ame. Oh ! que votre cœur noble décide en ma faveur ! Rendez un père à son fils, rendez un époux à une mère désolée !

BLUM.

Non, Monsieur, je ne puis laisser sortir votre père de sa prison.

WILMAR.

Vous ne le pouvez point.

BLUM.

Que l'on me paye, que l'on me donne une caution sûre.

WILMAR.

J'ai à vous faire une proposition : que l'on me garde en prison à la place de mon père. Je n'ai pas demandé que vous perdissiez votre argent ; ce n'est que la liberté de mon père que j'implore. Vos propres intérêts vous engagent à la lui rendre. Comment voudriez-vous qu'il vous payât, si vous lui ôtiez les moyens de regagner son crédit ? Qu'il soit libre, et je resterai dans la prison pour ôtage. Mon père m'aime ; il s'empressera de me rendre la liberté. Son commerce n'est pas si ruiné qu'il ne soit plus possible de le rétablir. S'il ne trouve point d'amis qui le soutiennent, le Ciel bénira ses entreprises ; il vous payera, je serai libre, et vous jouirez du plus pur de tous les plaisirs, celui d'avoir rendu heureuse une famille que vous pouviez perdre à jamais.

BLUM.

Jeune homme, je vous estime, j'admire votre piété filiale ; mais je me vois forcé de refuser la grace que vous demandez.

WILMAR.

Dieu !

BLUM, *lui prend la main.*

Ecoutez-moi. Dans ce sein palpite un cœur, qui étoit tout sentiment pour les malheureux ; voilà la main qui séchoit les larmes de l'infortuné : mais des hommes ont endurci ce cœur trop tendre ; ils ont trahi ma bienfaisance, et en peu d'années, j'ai perdu cinquante mille florins. Je suis père, et par conséquent obligé de veiller au bonheur de ma fille. C'est mon devoir d'assister les malheureux ; mais ce seroit aliénation d'esprit, que de chercher à donner mon bien aux dépens du bonheur de mon enfant.

WILMAR.

Mais mon père....

BLUM.

M'a trompé.

WILMAR, *irrité.*

Monsieur !

BLUM.

Il m'a trompé bassement.

WILMAR.

Monsieur !

BLUM.

Il savoit qu'il étoit ruiné, et cependant il vint m'emprunter une somme considérable. Avec mon argent, il a payé ses autres créanciers, et il a agi envers moi en malhonnête homme.

WILMAR.

Monsieur, vous lui faites injure. Je connois son cœur; s'il ne peut vous satisfaire, c'est votre propre faute. Vous avez ruiné son commerce, son crédit, et vous voulez encore lui ravir son honneur.

BLUM.

Monsieur !

WILMAR.

Vous n'êtes qu'un tyran.

BLUM.

Insensé.

WILMAR.

Je croyois trouver en vous un cœur sensible ! Votre physionomie promet une ame ; elle ment. Vous êtes un barbare. Ils se ressemblent tous.

BLUM.

Sortez de chez moi.

WILMAR.

Oui, je sors, honteux d'avoir pu tomber aux pieds d'un homme aussi intraitable, aussi injuste.

BLUM.

Vous ne savez donc plus que le sort de votre père est entre mes mains ?

WILMAR.

Je vois maintenant que vous êtes capable de tout, et qu'en accablant une famille infortunée, vous ne suivrez que les mouvements de votre cœur. Jouis de nos malheurs! laisse languir mon père dans les prisons, entraîne dans sa ruine sa femme et son fils, et assouvis ton cœur barbare des larmes que tu fais répandre ! (*il sort furieux.*)

SCÈNE X.

BLUM, *seul.*

J'AI donc une fois triomphé de ma foiblesse ! Ce jeune homme va répandre par toute la ville mes réponses. L'on ne dira plus que Blum est un homme foible ; il peut voir des larmes sans être ému, et refuser même un jeune homme qui l'implore à genoux pour son père. Cette victoire m'a coûté. Le fils a le cœur noble ; je n'ai pu lui refuser mon admiration : il m'a plu jusque dans sa colère. Oh, mon Dieu ! pourquoi Wilmar ne ressemble-t-il pas à son fils ? avec quel plaisir je volerois à son secours !

SCÈNE XI.

LISETTE, *seule, sortant doucement du cabinet où elle étoit entrée pendant la scène neuvième.*

AH ! j'en sais déjà plus que je n'en desirois savoir, Mademoiselle, Mademoiselle.

SCÈNE XII.

ÉMILIE, LISETTE.

ÉMILIE.

TE voilà ici ?

LISETTE.

J'allois chez vous, Mademoiselle. Je sais tout.

ÉMILIE.

Une autre fois, Lisette.

LISETTE.

Je meurs si je garde mon secret une minute de plus. Il faut que vous l'entendiez.

ÉMILIE.

Laisse-moi.

LISETTE.

Un certain Wilmar, un négociant, a trompé M. votre père de dix mille florins.

ÉMILIE.

Wilmar, dis-tu?

LISETTE.

Ce nom vous effraie?

ÉMILIE.

J'ai connu un Wilmar. Continue.

LISETTE.

Comme il ne pouvoit ni le payer, ni lui assurer le paiement de ces dix mille florins, votre père a obtenu contre lui une sentence, et il le tiendra en prison jusqu'à ce que le tout soit payé. M. Hoft a voulu parler pour ce pauvre Wilmar, et voilà ce qui a causé la querelle de ce matin entre lui et M. votre père.

ÉMILIE.

Dieu! s'il étoit le père de mon libérateur! Cet homme a-t-il des enfants?

LISETTE.

Oh! oui; il a un fils très aimable.

ÉMILIE.

Et tu connois son fils?

LISETTE.

A l'instant je l'ai vu parler ici à M. votre père. J'avois eu soin de laisser la porte entr'ouverte, et j'écoutois.

ÉMILIE.

Il a parlé à mon père? Et comment mon père l'a-t-il reçu?

LISETTE.

Ah! Mademoiselle, si vous aviez été témoin, comme moi, de cette scène attendrissante! Le jeune homme s'est jeté aux pieds de Monsieur, et l'a prié si instamment de lui accorder la liberté de son père, qu'il s'est offert d'aller en prison à sa place.

ÉMILIE.

Et mon père?

LISETTE.

Lui a tout refusé.

ÉMILIE.

Laisse-moi, Lisette, j'ai besoin d'être seule.

SCÈNE XIII.

ÉMILIE, *seule.*

Le père de mon libérateur retenu en prison par mon père!... Il sera libre.... Ciel, tu le veux ainsi, pour m'acquitter de ma dette.... Je vais me jeter aux pieds de mon père, lui tout découvrir.... M'en croira-t-il? Il faudroit que la lettre de ma tante me justifiât.... Non, ce seroit n'être généreuse qu'à moitié.... Wilmar! tu n'auras pas agi plus noblement qu'Emilie.... Ton père sera libre par moi.... et tu ne sauras jamais à qui tu dois sa liberté. Voici Hoft; il faut qu'il m'aide à exécuter mon projet.

SCÈNE XIV.

ÉMILIE, HOFT.

ÉMILIE.

Il faut me rendre un service, mon cher Hoft.

HOFT.

Ordonnez, Mademoiselle.

ÉMILIE.

Je veux sauver un malheureux, et vous pouvez y contribuer.

HOFT.

De tout mon cœur.

ÉMILIE.

Connoissez-vous Wilmar?

HOFT.

Je le connois.

ÉMILIE.

Que pensez-vous de lui ?

HOFT.

Je le crois honnête homme.

ÉMILIE.

Et s'il avoit sa liberté, croyez-vous qu'il pût rétablir son commerce ?

HOFT.

Je le crois.

ÉMILIE.

Je veux le faire sortir de prison.

HOFT.

Mademoiselle.....

ÉMILIE.

Vous êtes surpris.

HOFT.

Savez-vous, Mademoiselle, qu'il doit dix mille florins à M. votre père ?

ÉMILIE.

Je le sais.

HOFT.

Et vous voulez !...

ÉMILIE.

Je veux le sauver.

HOFT.

Vous me parlez là d'un projet....

ÉMILIE.

Facile à concevoir. Mon père m'a donné tous les bijoux de feue ma mère, je ne m'en sers jamais; vous emprunterez sur ces bijoux tout l'argent nécessaire pour payer la dette de Wilmar. Je laisse l'exécution de ce projet à votre intelligence.

HOFT.

Mais si M. votre père s'apperçoit que vous n'avez plus ces bijoux ?

ÉMILIE.

Il m'a toujours répété qu'il me laissoit maîtresse d'en disposer. Eh ! puis-je en faire un plus noble usage que de les employer à secourir un malheureux ?

HOFT.

Mais enfin si vous ne pouviez point dégager ces bijoux, et que M. votre père s'en apperçût ?

ÉMILIE.

Alors, je prends tout sur mon compte.

HOFT.

Je ne sais pas; mais je crains.....

ÉMILIE.

Vous hésitez? Vous repentiriez-vous de faire une bonne action?

HOFT.

C'est vous qui l'ordonnez, puis-je craindre de m'en repentir?

(*Ils sortent ensemble.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉMILIE, *seule.*

HOFT ne revient pas; se repentiroit-il de sa promesse? Je ne serai tranquille qu'en sachant Wilmar sorti de la prison. — Je délivrerai donc ton père, noble jeune homme! je pourrai m'acquitter de la dette de mon cœur.

SCÈNE II.

ÉMILIE, HOFT, *essouflé, essuyant son front.*

ÉMILIE, *courant à sa rencontre.*

AH! que je suis contente de vous revoir! J'étois déjà si inquiète! je commençois à craindre que vous ne me tinssiez pas parole. Avez-vous tout fini?

HOFT.

Tout. Dans une demi-heure, au plus tard, M. Blum aura son argent. L'on a de la peine au moins à trouver un homme riche, tout-à-la-fois honnête et discret.

ÉMILIE.

Ah! mon cher ami, je vous récompenserai bien de vos peines!

HOFT.

Votre confiance m'a suffisamment récompensé. Un honnête homme n'a pas de plus sensible plaisir que d'être jugé tel par une ame belle et honnête.

ÉMILIE.

Respectable vieillard ! Ainsi, dans une demi-heure, Wilmar sera dans les bras de son fils ? Quelle joie pour son cœur et pour le mien !

HOFT.

On vient. Retirez-vous, Mademoiselle.

ÉMILIE.

Songez......

HOFT.

J'ai promis.

SCÈNE III.

HOFT, DAVID, *entr'ouvrant la porte.*

DAVID.

M. Hoft.

HOFT.

M. David.

DAVID.

Puis-je entrer ?

HOFT.

Pour un homme qui apporte de l'argent, toutes les portes sont ouvertes.

DAVID.

Ne suis-je pas homme de parole ?

HOFT.

Vous n'avez point d'égal.

DAVID.

M. Blum est-il chez lui ?

HOFT.

Il a dîné en ville; mais il va rentrer. Vous avez l'argent sur vous ?

DAVID.

Oui, en bons billets à vue, et le reste en or.

HOFT.

Jouez bien votre rôle.

DAVID.

A qui parlez-vous donc ? J'en ai joué bien d'autres! Mais, M. Hoft, service pour service; il faut faire avoir les dix mille florins à cet ami qui en a grand besoin.

HOFT.

J'y ferai mon possible; mais on ne prête pas aussi facilement sur des maisons que sur des bijoux.

DAVID.

Dites un mot à M. Blum, et nous aurons l'argent; je connois sa confiance en vous.

HOFT.

Ne vous y trompez pas. M. Blum a bien changé depuis un ou deux ans. Des fripons ont aigri son heureux caractère. (*bas.*) Il aime bien encore à soulager les malheureux; mais il aime aussi son argent.

DAVID.

Mon Dieu! qui n'aime pas l'argent ?

HOFT.

Encore si en mourant nous pouvions l'emporter dans l'autre monde!

DAVID.

Si nous en avions seulement assez dans celui-ci!

HOFT.

Je vais voir si le Courier de l'Empire ne seroit point arrivé. Je m'en vais revenir. (*au moment de sortir, il revient sur ses pas.*) Nous avons ici une fille de chambre très curieuse, gardez-vous bien de lui rien dire. (*en sortant.*) Motus!

SCÈNE IV.

DAVID, *seul.*

C'EST une brave demoiselle, que la fille de M. Blum! Vendre ses bijoux pour retirer de prison un pauvre négociant qu'elle n'a jamais vu! Il y a telle autre femme qui ne donneroit pas même un denier pour délivrer son mari. Ce bon vieillard aura bien de la joie, quand il apprendra qu'il est libre. Il le sait déjà probablement; car, malgré toutes leurs défenses, il m'étoit impossible de rien cacher à son fils. Je lui ai dit tout, moi: c'est un si bon fils!

SCÈNE V.

LISETTE, DAVID.

LISETTE.

MAIS que veut donc ici ce M. Juif, qui parle tout seul dans cette chambre? (*à David.*) Que demandez-vous, Monsieur.

DAVID.

Je ne demande rien?

LISETTE.

Qui cherchez-vous?

DAVID.

Mais je ne cherche rien; je ne sache pas, du moins.

LISETTE.

Je demande ce que vous faites ici?

DAVID.

Vous voyez ce que je fais, Mademoiselle.

LISETTE.

Vous ne m'entendez pas. Je demande ce que vous voulez, qui vous cherchez?

DAVID.

Oui, oui, je veux quelque chose; j'attends quelqu'un.

LISETTE, *à part.*

Ce juif a des secrets que je dois ignorer : je les saurai cependant. (*haut, avec amitié.*) Vous attendez certainement Monsieur?

DAVID.

Oui.

LISETTE.

Il n'a pas dîné aujourd'hui à la maison.

DAVID.

Je le sais.

LISETTE.

Mais il va rentrer tout-à-l'heure.

DAVID.

Je le sais.

LISETTE.

Il dine chez le baron de Ketz.

DAVID.

Je le sais.

LISETTE, *à part.*

Il sait tout. (*avec douceur et amitié*) Je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir chez M. Blum.

DAVID.

Ni moi non plus.

LISETTE.

Je demeure cependant ici depuis long-temps.

DAVID.

Je le sais.

LISETTE, *à part.*

J'enrage.

DAVID.

Je le sais.

LISETTE, *toujours avec une douceur feinte.*

Comme peut-être vos affaires ne vous permettent pas d'attendre Monsieur, confiez-moi ce qui vous amène, je lui en rendrai un compte fidèle.

DAVID.

Vous êtes jeune encore, et vous pourriez oublier quelque chose.

LISETTE.

Oh ! j'ai bonne mémoire.

SCÈNE VI.

HOFT, LISETTE, DAVID.

HOFT.

VOILA M. Blum ; j'ai entendu sa voiture.

LISETTE.

Il est bien terrible qu'il revienne précisément en ce moment-ci. (*elle rentre.*)

HOFT.

Je ne suis pas très à mon aise dans cette affaire.

SCÈNE VII.

BLUM, HOFT, DAVID.

BLUM, *après avoir donné son chapeau et son épée à son Demestique.*

VOTRE serviteur, M. David. (*à Hoft.*) Visitez ces papiers, M. Hoft. (*Hoft sort.*)

SCÈNE VIII.

BLUM, DAVID.

BLUM.

Vous étiez déjà venu ce matin?

DAVID.

Oui, Monsieur, pour voir si vous aviez de l'argent pour un brave homme.

BLUM.

M. Hoft m'en a parlé; mais vous avez perdu vos pas. Je ne fais plus d'affaires avec les particuliers; on est toujours mal récompensé de toutes les complaisances que l'on a pour eux.

DAVID.

J'en suis fâché; si cela ne se peut absolument, il faut bien s'y résoudre.

BLUM.

Je vous refuse malgré moi. Vous êtes un brave

homme. En toute autre occasion, si je puis vous être utile, avec plaisir; mais pour cette fois, cela ne se peut. Votre serviteur. (*il va pour rentrer dans son cabinet.*)

DAVID, *s'arrêtant.*

Mais j'ai encore autre chose à vous dire.

BLUM.

A quel sujet?

DAVID.

Au sujet de M. Wilmar.

BLUM.

Ce digne et honnête homme, que vous plaignez tous? que dois-je faire pour lui? Venez-vous plaider sa cause, essayer de m'attendrir?

DAVID.

Non.

BLUM.

Vous venez peut-être vous porter sa caution?

DAVID.

Je fais mieux, je viens payer.

BLUM.

Je n'aime point à plaisanter.

DAVID.

Mais rien n'est plus sérieux. J'ai votre argent sur moi. (*Blum paroît étonné.*) Il s'est trouvé un bon ami qui s'intéresse aux malheurs de cet honnête vieillard. Il veut payer pour lui; et comme il veut rester inconnu, il m'a prié de vous apporter son argent. Prenez, Monsieur, le voici en bons billets à vue, et le reste en or. Les frais et intérêts, je vous les payerai aussi, dès que j'en aurai la note. Le bon ami n'entend pas que vous perdiez un denier avec M. Wilmar.

BLUM.

Je vous avoue que je croyois bien cet argent perdu.

DAVID.

Prenez donc.

BLUM *prend les billets et la bourse, en s'efforçant de cacher son émotion.*

Vous demandez une quittance, sans doute?

DAVID.

Envoyez-moi demain matin les lettres de change de Wilmar, et le mémoire des frais et des intérêts. Mais je vous demande en grace de faire avertir sur-le-champ vos gens d'affaires, pour que ce bon vieillard soit mis tout-à-l'heure en liberté.

BLUM.

Dans la minute. (*il appelle.*) M. Hoſt, M. Hoſt.

SCÈNE IX.

BLUM, DAVID, HOFT.

HOFT.

Que voulez-vous, Monsieur?

BLUM, *d'un air très empressé.*

Oh! je vous en prie, hâtez-vous, courez. Je suis payé. Que l'on relâche tout de suite Wilmar, qu'on ne perde pas une minute.

SCÈNE X.

Les précédents, WILMAR.

BLUM, *allant à sa rencontre.*

VENEZ dans mes bras, bon jeune homme. Dès aujourd'hui votre père sera libre. Pardonnez-moi de vous avoir traité si sévèrement.

WILMAR *refuse ses embrassements.*

Monsieur, mon père n'est pas libre; il ne veut pas l'être à ce prix.

BLUM.

On a payé pour lui.

WILMAR.

On vous a trompé. Les dix mille florins que cet homme vous apporte, sont vos propres deniers. (*ils restent tous étonnés.*)

BLUM.

Ces dix mille florins, mes propres deniers? Oh, je suis entouré de fourbes! (*à David.*) Je veux être éclairci sur-le champ, ou......

DAVID.

M. Hoft, parlez.

HOFT, *à part.*

Maudit bavard!

BLUM.

Ciel! Hoft est aussi dans ce complot contre moi? Un homme à qui j'ouvrois tout mon cœur, que je comblois de bienfaits. Hoft s'unit à mes ennemis! il aide à me tromper! Parlez, je veux savoir la vérité.

HOFT.

Je suis coupable ; mais.....

BLUM.

Qui a inventé cette fourberie ?

HOFT.

Mademoiselle votre fille.

BLUM.

Ma fille? Dieu ! ma fille, mon ennemie ? Je n'ai plus de fille, plus d'ami, plus de serviteur fidèle. (*à Wilmar*) Jeune homme, ne me cache rien. Fais-moi lire la vérité dans ta belle ame. Sois mon ami, mon fils; ma fille, Emilie !....

WILMAR.

Remettez-vous, Monsieur, je vais tout vous dire. Cet acte de bienfaisance rend votre fille respectable. Elle a su que vous aviez fait enfermer mon père, que vous ne lui rendriez sa liberté que quand il auroit payé vos dix mille florins. Le malheur d'un bon vieillard l'a touchée ; et quand on lui a dit que mon père, une fois libre, auroit bientôt regagné son crédit ; sublime effort de sa grande ame ! elle a tout employé pour me rendre mon père. Elle a mis en gage ses bijoux les plus précieux. Elle a confié à M. Hoft ses généreux desseins; et cet homme-ci (*montrant David*) a prêté son argent sur les bijoux. C'est de sa bouche que j'ai tout appris.

BLUM.

La chose est-elle ainsi ?

DAVID.

Oui, Monsieur. M. Hoft m'a demandé ce petit service ; et comme il n'y avoit point-là de friponnerie, je m'y suis prêté avec grand plaisir.

BLUM.

Et vous, brave jeune homme, vous pouviez sauver votre père, et ne l'avez pas fait ?

WILMAR.

Il est vrai qu'il ne m'en a jamais tant coûté pour triompher de mon cœur. M. David m'a confié ce secret. Je vole à la prison de mon père ; le cœur ivre de joie, je lui porte la nouvelle de sa liberté. Il me presse dans ses bras, et les yeux baignés de larmes, il remercie le ciel de ce bienfait. Mais dès qu'il a su les moyens dont on s'étoit servi, il m'a repoussé de son sein, en me disant avec noblesse : « Tu es mon fils, et d'un cœur trans-« porté de joie, tu m'annonces une pareille nouvelle ? « Va, laisse-moi ; dis à mon créancier qu'on l'a trompé. « J'aime mieux mourir dans la prison, que d'acheter « si cher ma liberté : le ciel prendra pitié de moi ».

BLUM, *l'interrompant, et le serrant dans ses bras.*

Ah ! c'en est trop pour mon cœur. Votre père est libre. (*il essuie ses larmes. à Hoft et à David.*) Je ne vous en veux pas.

HOFT et DAVID.

Homme généreux !

BLUM.

Je reconnois mes torts. Je veux tout réparer. (*à Emilie, qui entre.*) Emilie, jamais tu ne vins plus à propos.

SCÈNE XI.

Les précédents, EMILIE.

WILMAR, *aux genoux d'Emilie.*

Emilie !

ÉMILIE.

Ah ! mon libérateur.

BLUM, *qui est resté dans la plus grande surprise.*

Vous vous connoissez, mes enfants ? Quel secret encore ?

ÉMILIE, *lui donnant la lettre de sa tante.*

Lisez, mon père.

WILMAR, *avec transport.*

Voir mon père en liberté, trouver son libérateur en Emilie, mon cœur ne peut suffire à cet excès de bonheur.

BLUM *à Wilmar, après avoir lu la lettre.*

Mon ami, approche-toi de mon cœur. Tu as sauvé la vie à ma fille ? Viens, ma fille, embrasse ton père : la joie me suffoque. Laissez-moi puiser dans vos cœurs une existence nouvelle. Soyez unis, et sans perdre un instant, allons délivrer ton père ; qu'il soit mon ami comme tu es mon fils, et désormais ma maison sera le véritable asyle du bonheur, de la probité et de la reconnoissance.

FIN.

COLLECTION

des Pièces du Théâtre des Variétés-Etrangères, *qui se vendent chez* ANTOINE-AUGUSTIN RENOUARD, *libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n° 55.*

En 5 actes.

Les deux Klingsberg, ou Avis aux Vieillards, *Kotzebue.*
Les Négociants, *Goldoni.*

En 4 actes.

Les Libellistes, *De Beaunoir.*
L'Illuminé, ou le Nouveau Cagliostro, *Sôden.*
L'Epigramme, ou les Dangers de la Satire, *Kotzebue.*
Célestine, ou Amour et Innocence, *Sôden.*
L'Hotelier de Milan, *Antonio de Solis.*
L'Ecole de la Médisance, *Sheridan.*

En 3 actes.

L'Officier Suédois, *Kotzebue.*
Le Mari d'autrefois, *Kotzebue.*
Aurore, ou la Fille de l'Enfer, *Sôden.*
Les Parents, *Kotzebue.*
La Guerre et la Paix, *Goldini.*
Le Spectre, *Lewis.*
Le Créancier, *Richter.*

En 2 actes.

A quoi cela tient, *Garrick.*
La Fille de quinze ans, *Garrick.*
Le Schall, *Ramback.*
Les Chaises à Porteurs, *Junger.*
Les Folles raisonnables, *Farquhar.*
Les Mœurs de Londres, ou le Bon ton anglois. *Garrick.*
L'Enlevement singulier, *Steigentesch*, ou *Dalberg.*

En un acte.

Le Mari hermite, *Kotzebue.*
La Contribution de guerre, *Kotzebue.*
La Famille des Badauds.
Le Petit Cousin, *Kotzebue.*
C'étoit Moi, *Kotzebue.*
Le Droit de Naufrage, *Kotzebue.*

La Collection peut se relier en 4 volumes *in*-8°.

On trouve chez le même Libraire :

Théâtre de Schiller, traduit de l'allemand, 2 vol. *in*-8°. 9 fr.

Théâtre d'Alex. Soumarocow, trad. du russe, 2 vol. *in*-8°. avec une belle gravure de *Moreau* jeune. 8 fr.

La Mort de Henri IV, tragédie; par *G. Legouvé,* avec un beau portrait de Henri IV, *in*-8°. 2 fr.

La même, en grand papier vélin, 7 fr. 50 c.

L'Avide Héritier, Comédie en trois actes; par *Jouy*, *in*-8°. 1 fr. 25 c.

Théâtre François, ou Recueil de Comédies choisies. *Utrecht*, 1748, 12 jolis vol. *in*-12, bien imprimés, 24 fr.

Entretiens de Phocion, par *Mably*, *in*-18, pap. fin, tête antique sur le titre, 1 fr. 30 c.

Les mêmes, *in*-12, pap. vélin, portrait de Mably, 5 fr.

La Mort d'Abel, *in*-18, avec une gravure, 1 fr. 25 c.

— Avec 6 gravures, 2 fr. 25 c.

— *In*-12, pap. vélin, 17 gravures, 9 fr.

The Vicar of Wakefield, 1 vol. — Sterne's Sentimental Journey, 1 vol. — *In*-18, pap. fin : chacun 1 fr. 25 c.

Les mêmes, *in*-12, pap. vélin, avec 6 figures, chacun 5 fr. 25 c.

Morceaux choisis de Buffon, *in*-18, pap. fin, 1 fr. 80 c.

Les mêmes, *in*-12, pap. vélin, portrait de Buffon, 6 fr.

Œuvres de Gustave III, roi de Suède. *Stockholm*, 5 vol. grand *in*-8°. pap. vélin, avec belles gravures, 45 fr.

Robinson, nouv. édit. abrégée, 2 vol. *in*-18, fig. 1 fr. 50 c.